

La presse porte-parole de la conscience arabe Le cas des périodiques d'Ibrâhîm al-Muwaylihî

Marie-Claire DJABALLAH-BOULAHBEL
INALCO

Introduction

Avant l'examen de cette matière journalistique qui nous occupe, et pour mieux en saisir les différents paramètres et valeurs, il semble important, voire central, de prendre connaissance et conscience de qui était ce journaliste fondateur et rédacteur en chef de ce corpus¹.

¹ Concernant le corpus et Ibrâhîm al-Muwaylihî, cf. nos travaux sur Academia.edu dont : *Entre journalisme et littérature feuilletonesque : la Nahḍa selon Ibrâhîm al-Muwaylihî et ses contemporains. Discours, récits et chroniques de société dans la presse égyptienne du XIX^e siècle*, Paris, thèse de Doctorat 2010, INAL0007, Inalco – Université de Pennsylvanie ; « Mir'ât al-Ālam de Fatra min az-Zaman : les Muwaylihî et la Nahḍa », *Middle Eastern Literatures incorporating Edebiyât (MEL)*, vol. 13, n° 2, 2010, pp. 153-170 ; « L'Orient au contact de l'Occident : identités et sociétés dans le journal Miṣbâḥ al-Šarq d'Ibrâhîm al-Muwaylihî, Egypte 1898-1901 », *Contact des cultures : perspectives pluridisciplinaires et transversales*, 2010, pp. 51-67 ; « L'article-feuilleton : création littéraire et générique et transformations sociales et politiques à travers le périodique arabe en Egypte (1892-1902) », in Jules DANAN et Marie-Claire DJABALLAH-BOULAHBEL (dir.), *La presse écrite au Moyen-Orient : support, langue et forme (fin XIX^e-début XX^e)*, numéro spécial de *Yod : Revue des études hébraïques et juives modernes et contemporaines*, nouvelle série, (actes du colloque du même titre, tenu les 7 et 8 mars 2011, Paris, Inalco), n° 17, 2012, pp. 87-97 ; « Intertextualité coranique et biblique dans les maqâmât des Muwaylihî : Les voyages initiatiques et prophétiques de Mûsâ Ibn 'Iṣâm et de 'Îsâ Ibn

En effet, lire la presse, notamment « ancienne », ici celle du XIX^e siècle, ne peut s'envisager sans une connaissance minimale (et de préférence maximale) du contexte qui était le sien et dans lequel les hommes de presse et leurs réseaux représentaient le pilier fondateur des débuts de la communication « médiatique¹ » arabe.

Nous proposons donc une étude où seront entrecroisés presse et hommes de presse à travers une étude de cas tel un micro-modèle du journaliste et du périodique arabes du XIX^e siècle : celui d'Ibrâhîm al-Muwaylihî² et ses périodiques *al-Khilâfa* (*Le Califat*, Naples, 1879), *Nuzhat al-Afkâr* (*La Balade des pensées*, Le Caire, 1870), *al-Ittihâd* (*L'Union*, Paris, 1880 & 1884), *Misbâh al-Sharq* (*Le Flambeau de l'Orient*, Le Caire, 1898-1903) et quelques-uns de ses articles publiés dans *al-Muqattam* (Le Caire, 1897) et dans *al-Mu'ayyad* (Le Caire, 1904-1905). De l'homme de presse, il nous importera de comprendre son parcours en tant que pionnier de la presse écrite arabe alors naissante et d'en connaître les impacts de tout ordre aux niveaux national (Égypte et Empire ottoman³) et international (Europe -Occident⁴).

Hišâm», *Mélanges de l'Institut Dominicain d'Etudes Orientales (MIDEO)*, n° 29, 2012, pp. 97-119.

¹ Nous mettons intentionnellement le terme « médiatique » entre guillemets pour éviter tout anachronisme pour le sens que revêt ce mot de nos jours et celui que nous lui attribuons quand nous l'employons pour parler de la communication au XIX^e siècle.

² Que nous nommerons, dans cet article, désormais uniquement par son prénom Ibrâhîm.

³ Nous incluons l'empire ottoman au niveau national égyptien, car à cette époque, bien qu'ayant une certaine autonomie, l'Égypte était formellement une province ottomane.

⁴ Nous tenons à préciser que nous utiliserons l'appellation « Europe » ou « Occident » dans notre présent article. Toutefois, le terme « Occident » sera employé davantage que le terme « Europe » dans la mesure où c'était le concept « d'Occident » qui était visé par les discours journalistiques que nous étudions. Notons toutefois, à titre indicatif, que durant le XIX^e siècle, dans la presse écrite arabe égyptienne qui nous occupe, les journalistes parlaient soit de « *urubba* » soit d' « *al-gharb* » sans grande différenciation entre les deux, si ce n'est à la toute fin du

Entre contexte¹ (la « bio² ») et texte³ (la « graphie⁴ »), nous mettrons au jour les thèmes phares dont cette presse discutait et dont elle véhiculait les idéologies et les représentations. Nous verrons comment et dans quelles circonstances sa ligne éditoriale prit la voie que fut la sienne et à quelles fins elle voua son entreprise journalistique. Ainsi, entre biographie journalistique, histoire de presse et analyse de communication nous aboutirons à un panorama, celui du cas « muwaylihien » journaliste, politique et écrivain.

1- Réseaux et hommes de presse

La méthode du *'iyân*⁵ et de l'observation éclaire la vérité et enténèbre l'injustice [...]. Nous⁶ sommes ainsi, actuellement, pour toi⁷, un témoin garant et un exemple tangible.¹

XIX^e siècle et surtout durant le XX^e siècle où la notion des USA fit son entrée officielle dans l'acception d'*al-gharb* englobant l'Europe et les États-Unis dans le terme et le concept d'Occident.

¹ Ici correspondant aux parcours des journalistes et à la naissance et à l'évolution de la presse arabe au XIX^e siècle.

² Terme emprunté à Dominique MAINGUENEAU, *Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, pp. 46-47 : « 'Bio/graphie' qui se parcourt dans les deux sens : de la vie vers la graphie ou de la graphie vers la vie [...] : la vie de l'écrivain est [ainsi] dans l'ombre de l'écriture, mais l'écriture est [aussi] une forme de vie ».

³ Ici correspondant aux articles journalistiques en tout genre : discours, récits, feuilletons, chroniques, etc.

⁴ Cf. note 10.

⁵ *Al-'iyân* : le regard ou encore l'observation directe des événements, voire l'expérience qui, selon Abdelfattah KILITO, *Les Séances. Récits et codes culturels chez Hamadani et Hariri*, Paris, Sindbad, 1983, p. 23 : « est la principale source de vérité parce qu'il est cautionné par l'expérience ».

⁶ « Nous », c'est-à-dire *Misbâh al-Sharq*, et par extension : la presse arabe ; donc : Ibrâhîm et ses contemporains. En somme : la presse écrite arabe et les hommes de presse de l'époque (le XIX^e siècle).

⁷ « Toi », c'est-à-dire le lecteur, et par extension la *Umma*.

Comme beaucoup de ses contemporains tels qu'Adîb Ishâq, 'Abd Allâh al-Nadîm, Muhammad 'Abduh, Jamâl al-Dîn al-Afghânî, 'Abd al-Rahmân al-Kawâkibî² et tant d'autres, Ibrâhîm n'était pas un journaliste de métier. Tous, avant d'entrer dans la profession avaient eu d'autres moyens de subsistance et d'autres centres d'intérêt parmi lesquels la politique qui était le point commun et central. Ce n'était pas des hommes politiques à proprement parler, mais de hauts fonctionnaires dans les domaines de la traduction ou de la justice ; tandis que d'autres faisaient leur entrée en politique en tant qu'opposants, notamment durant la période de troubles (1879-1881) et la Révolution 'Urâbiyya en 1882. Ils étaient donc proches des hommes politiques.

Ibrâhîm fut de ceux-là. Issu d'une riche famille commerçante en soierie et originaire d'Arabie, plus exactement de la région Hedjazienne appelée al-Muwaylih³, Ibrâhîm, selon la volonté paternelle, fut au départ promu à une grande carrière commerciale, puisque c'est à lui que son père 'Abd al-Khâliq al-Muwaylihî (1802-1865/66) prévoyait de léguer cette responsabilité familiale et financière. Il n'alla donc ni à l'école moderne ni à l'école traditionnelle, et ne bénéficia d'aucune formation, pas même de la plus classique de l'époque. Dès l'âge de six ans, son père le mit à l'usine familiale pour qu'il y observe les ouvriers et les chefs de section, et ce, dans l'idée d'assurer la relève. Cependant, Ibrâhîm ne l'entendait pas de cette oreille : il aimait les Lettres et la littérature et éprouvait un besoin vital et une envie insurmontable de s'en nourrir. Alors, dès que son père s'absentait de l'usine, il

¹ « Un exemple en guise de démonstration », *Misbâh al-Sharq*, 1899, n° 76, pp. 1-2. Cette traduction, et toutes celles dans cet article (sauf mention contraire) sont de nous.

² Concernant ces hommes que nous appelons « nahdhawistes » et que Gilbert DELANOUE nommait à juste titre « réformistes », voir sa thèse *Moralistes et politiques musulmans dans l'Égypte du XIX^e siècle (1798-1882)*, Le Caire, IFAO, 1982.

³ Concernant cette région et son importance, cf. dans Amira EL-AZHARY SONBOL, *Mémoires d'un souverain, par Abbas Hilmi II, Khédive d'Égypte (1892-1914)*. Le Caire, CEDEJ, 1996, p. 30.

courait chez l'épicier d'à côté avec lequel il lisait et écoutait les Belles Lettres et autres textes en tout genre. Pendant ce temps, son frère cadet, 'Abd al-Salâm al-Muwaylihî (1847-1910), lui, suivait un enseignement classique, notamment à al-Azhar. Finalement, le sort en décida autrement et contrairement à la volonté paternelle, Ibrâhîm fut homme de Lettres, journaliste et politique, tandis que 'Abd al-Salâm al-Muwaylihî¹, quant à lui, reprit l'affaire familiale et fut, parallèlement et pour une courte période, un grand homme politique : il a été le premier député égyptien en 1876 et l'un des grands défenseurs du principe constitutionnel « al-Shûrâ ».

Les origines hedjaziennes, commerçantes et par la suite politiques d'Ibrâhîm ne sont pas anodines, sans impact et dénuées d'intérêts pour notre sujet, la presse écrite. Bien au contraire puisque cette presse, naissante, encore balbutiante et sans grandes ressources, ne pouvait faire l'économie de tels apports financiers, mais aussi sociaux et idéologiques. En effet, la proximité avec les hautes sphères sociale, commerciale et politique s'avère avoir été un atout pour les pionniers de la presse écrite arabe naissante durant le XIX^e siècle en Égypte. Période durant laquelle la presse fut d'abord officielle avec *al-Waqâ'i' al-misriyya* (*Les Évènements égyptiens*) du Pacha Muhammad 'Alî et où l'appartenance à la noblesse, l'esprit commercial et les financements jouaient un rôle capital, puisque sans eux, aucun périodique ne pouvait être fondé ni publié et encore moins durer.

L'importance du parcours des pionniers journalistes arabes prend encore plus de poids quand on comprend combien certains événements sont liés. Par exemple, notons que le premier Muwaylihî arrivé en Égypte entre 1771 et 1775 fut Ahmad al-Muwaylihî (m. 1813/14) qui, jadis, avait aidé le Pacha Muhammad 'Alî dans sa lutte contre les Wahhabites en Arabie, notamment à partir du Muwaylihî². Les liens politiques remontaient donc fort loin,

¹ Concernant 'Abd al-Salâm al-Muwaylihî, cf. nos travaux et ceux auxquels ils renvoient.

² Ibrâhîm EL MOUELHY (m. 1997), « Ibrahim El Mouelhy Pacha : Les El Mouelhy en Égypte. », *Cahier d'histoire égyptienne*, Série II, n°2, 1954, pp. 313-328.

aux débuts de l'Égypte dite moderne à l'aube du XIX^e siècle, puisque les deux familles avaient été unies pour une même cause nationale. Et c'est au nom de cette union entre le Pacha et l'arrière-grand-père d'Ibrâhîm que celui-ci fut sauvé de la faillite par le Khédivé Ismâ'îl, petit-fils du Pacha. En effet, petit à petit, entre 1865/66 et 1872, Ibrâhîm perdit toute la fortune familiale dont il avait hérité la responsabilité à la mort de son père en 1865/66. Au bord de la faillite, son frère et lui furent sauvés grâce à l'aide du Khédivé, qui leur accorda 3000 livres à chacun alors qu'ils venaient d'en perdre 80 000 à la bourse du marché nouvellement arrivée à Alexandrie. Pour pallier au manque à gagner et éviter le pire, le Khédivé Ismâ'îl nomma Ibrâhîm membre du *Majlis al-isti'nâf* (Cours d'appel) avec un appointement mensuel de 40 livres. Quant à 'Abd al-Salâm al-Muwaylihî, il reprit l'usine familiale avec les 6000 livres et réussit à la maintenir, notamment grâce à l'ordre que le Khédivé donna à ses femmes de ne se vêtir que de soie muwaylihienne. Et c'est ainsi qu'Ibrâhîm fit son entrée dans la haute fonction publique égyptienne et qu'il devint proche des hommes politiques égyptiens.

Commence alors son aventure lettrée et journalistique, puisqu'à cette époque, Lettres et journalisme étaient intimement liés et indissociables. Il rencontre 'Arif Pacha alors ministre des Finances avec qui il fonde en 1868 *Jam 'iyyat al-ma'arif* (L'association des sciences), dont le but était l'édition des livres de référence anciens et modernes. Dans le même temps, il fonde sa propre maison d'édition nommée *Muwaylihî*. Deux ans plus tard, en 1870, Ibrâhîm s'associe avec Muhammad 'Uthmân Jalâl dans l'édition de la traduction d'un ouvrage italien sur l'Opéra : *'Al'âb al-tiyâtrât* (Les Jeux théâtraux)¹. Puis, cette même année et toujours en association avec Muhammad 'Uthmân Jalâl, il lance son premier périodique : *Nuzhat al-Afkâr* (*La Balade des pensées*), premier périodique arabe libre, populaire et d'initiative privée en Égypte. Toutefois, ce premier périodique historiquement crucial ne dura que l'espace de deux numéros. Contre toute attente, il fut interdit par ordre du Khédivé Ismâ'îl suite aux conseils de son

¹ Extrait et informations tirés du périodique *Wâdî al-Nîl*, Le Caire, n° 58, 11/11/1870, pp. 2-4.

ministre de la Guerre Shâhîn Pacha, qui le mit en garde contre le franc-parler de *Nuzhat al-Afkâr* et son pouvoir d'attiser les mécontentements. La liberté de presse était alors toute relative et bien que le Khédive fût l'un des plus adeptes instigateurs et fervents défenseurs de la presse écrite parmi les descendants du Pacha Muhammad 'Alî, il interdit le premier périodique égyptien libre de l'histoire de la presse en Égypte (de ce pays).

Il apparaît clairement que la notion de « réseau » jouait un rôle central dans la mise en place de la presse écrite arabe, et ce, dès ses tout débuts. Cela est d'autant plus évident que, malgré *Nuzhat al-Afkâr*, le Khédive demeura proche d'Ibrâhîm et le chargea, entre 1871 et 1879, « d'établir les principes sur lesquels se baserait la Constitution égyptienne »¹. Dans le même temps et à la demande du ministre des Finances, le Khédive nomma Ibrâhîm en tant que chef du *Bureau arabe des finances* et du *Bureau des pétitions* et comme membre du *Conseil de la dette flottante* ; il lui confia également la surveillance du *Bureau turc des finances*. En 1879, le Khédive fut déposé par le sultan ottoman 'Abd al-Hamîd II et dut s'exiler en Europe. Il demanda alors à Ibrâhîm de le suivre, ce qu'il accepta. Il partit donc avec lui et devint le premier secrétaire, le confident et le précepteur de ses enfants.

Cette nouvelle étape marque les débuts de la carrière politique et journalistique d'Ibrâhîm en Europe. D'abord à Naples, puis à Paris et enfin à Londres et dans chacune de ces villes, Ibrâhîm fonda ou participa à la rédaction d'un périodique arabe. En 1879 à Naples, il fonda *al-Khilâfa (Le Califat)* dont le titre à lui seul est évocateur et traduit le thème dominant du périodique : le califat arabe (en opposition aux Ottomans : c'est-à-dire au califat turc). Ce périodique cependant ne dura que le temps de deux numéros, et pour cause : 'Abd al-Hamîd II ordonna son interdiction. Puis, en 1880 à Paris, Ibrâhîm créa *al-Ittihâd (L'Union)* qui, là encore, fut interdit par le Sultan après seulement trois numéros. Toutefois, en 1884 et toujours à Paris, Ibrâhîm publia de nouveau un numéro d'*al-Ittihâd* qui, encore plus que les trois premiers, provoqua la colère du Sultan, qui réitéra son interdiction et demanda l'expulsion

¹ I. EL MOUËLHY, art. cit., p. 321.

d'Ibrâhîm de France. Il rejoignit alors Londres en passant par la Belgique et y séjourna une année en compagnie de Jamâl al-Dîn al-Afghânî et de Muhammad 'Abduh, avec qui il avait, à Paris, participé à la fondation, au financement et à la rédaction de leur célèbre revue arabe *al-'Urwâ al-Wuthqâ* (*Le Lien Indissoluble*).

Durant l'année 1885 passée à Londres, sur les conseils de Jamâl al-Dîn al-Afghânî, Ibrâhîm al-Muwaylihî prit contact avec 'Abd al-Hamîd II à qui il envoya une lettre dans laquelle il lui demandait pardon et lui expliquait les circonstances de la publication d'*al-Khilâfa* et d'*al-Ittihâd*. En réponse, le Sultan l'invita à Istanbul où il se rendit accompagné de son fils aîné Muhammad al-Muwaylihî¹. Ibrâhîm fut alors nommé membre de l'Instruction ottomane par le Sultan qui l'accueillit en personne. Il y resta dix ans et ne rentra en Égypte qu'en 1895. Durant ces années, 1885-1895, Ibrâhîm ne cessa d'écrire dans la presse turque et arabe. Il y publia divers articles, notamment dans le périodique turc *al-Haqâ'iq* (*Les Vérités*) et dans le périodique égyptien pro-anglais *al-Muqattam*. Ces articles étaient une sorte de comptes rendus de ses observations directes de la vie sociale et politique à Istanbul et au palais de Yildiz.

En 1896, la maison d'édition al-Muqattam fit paraître ces articles dans un recueil. Ce dernier n'eut pas vraiment le temps d'être vendu et distribué, puisqu'il mit 'Abd al-Hamîd II dans une telle colère, qu'il ordonna que tous les exemplaires en soient réunis et brûlés. Ibrâhîm lui-même participa à l'exécution de cet ordre, ce qui lui permit d'en sauver quelques-uns dont celui que nous avons pu consulter au Caire.

¹ (1868-1930), journaliste et grand romancier dont l'œuvre majeure *Fatra min al-zaman aw hadîth 'Îsâ Ibn Hishâm*, d'abord publiée en feuilleton dans le journal familial *Misbâh al-Sharq*, fut publiée en livre en 1907 et considérée comme le chef-d'œuvre prosaïque arabe entre genres ancien (la *maqâma*) et moderne (le roman arabe satirique et social). Pour plus d'éléments sur ce sujet, cf. les travaux de Roger ALLEN, de Randa SABRY, de Luc-Willy DEHEUVELS, de Boutros HALLAQ et Heidi TOELLE et les nôtres.

Entre 1896 et 1898, Ibrâhîm resta quelque peu dans l'ombre ; il ne fonda aucun périodique et se contenta de quelques articles dans *al-Muqattam*. Ce n'est qu'en avril 1898 qu'il fit paraître un nouveau périodique, et pas des moindres, celui qui durera enfin plus de deux ou quatre numéros, puisque *Misbâh al-Sharq* ne cessa de paraître qu'en août 1903, après six ans de parution.

Tout comme *al-Ittihâd* dont parla *Abû Nadhdhâra* de Ya'qûb Sanû' et *Le Figaro*, tout comme *Nuzhat al-Afkâr* dont parla *Wâdî al-Nîl* (*Le Nil*) d'Abû al-Su'ûd et *al-Jawâ'ib* (*Les Nouvelles Courantes*) de Fârîs al-Shidyâq, les périodiques arabes égyptiens firent la promotion de la naissance de *Misbâh al-Sharq*. Parmi eux, citons *al-Hilâl* (*Le Croissant*) de Jurjî Zaydân qui annonça le lancement de *Misbâh al-Sharq* et *al-Manâr* (*La Torche*) de Rashîd Ridhâ qui retranscrivit de temps à autres quelques articles de *Misbâh al-Sharq*. Ce dernier, lui aussi, ne manqua pas de citer ces périodiques, tels qu'*al-Wakîl* (d'Inde), *al-Jâmi'a* (*L'Union*) de Farah Antûn, *al-Manâr*, *al-Hilâl* et tant d'autres.

Enfin, *al-Muqtataf*, *al-Hilâl*¹ et d'autres périodiques ne manquèrent pas de rendre hommage à cet auteur-journaliste lors de sa disparition en 1906. Le réseau médiatique était effectif et opérationnel, formant un corps professionnel réellement établi et dont les interconnexions étaient concrètes. Il se définissait par son arabité et ne donnait pas d'importance aux frontières confessionnelles, du moins, c'est ce que l'on constate et ce que l'on peut déduire du fait que les acteurs nahdhawistes qui l'animaient publièrent sur et dans des périodiques de langue arabe, donc arabes, fondés aussi bien par des chrétiens que des musulmans ; le réseau était, ou du moins se donnait l'image, d'un médium ouvert...

L'idée de *réseau d'hommes de presse* et celle de *réseau de presse* sont donc bel et bien réelles. Aucun de ces hommes et de ces femmes - telles que Hind Nawfal avec *al-Fatât* (Le Caire,

¹ *Al-Muqtataf*, vol. 31, partie 3, 1906, pp. 264-265 et *Al-Hilâl*, An 4, partie 7, 1906, p. 383-387.

1892) et d'autres après elle - n'a agi seul et détaché de tout contexte et de toute relation ou interaction directe ou indirecte avec son environnement matériel et/ou humain. Dans une atmosphère d'échanges généralement amicaux, ils travaillèrent volontairement ou involontairement ensemble.

Hormis le fait que les uns et les autres se connaissaient et qu'ils formaient l'élite lettrée et journalistique arabe au Proche-Orient à cette époque, ils se retrouvèrent unis par une même cause : sauver la *Umma* de l'impérialisme occidental. C'est dans le cadre de cette mission commune, et qui représente le socle de la *Nahdha*¹, que ces littérateurs hauts fonctionnaires devenus journalistes eurent à travailler. Et c'est dans ce contexte général qu'ils devinrent des acteurs-auteurs-journalistes dont les discours et les récits journalistiques sont les traces et les témoins écrits de l'histoire culturelle, littéraire, sociale, politique et bien sûr journalistique des débuts de l'histoire moderne des Arabes, celle du XIX^e siècle.

1- Représentations et idéologies médiatiques

« [...] l'écriture du présent fait aussi du journaliste le premier historiographe de la société, le premier décrypteur sans recul de l'Histoire. Cette responsabilité toute nouvelle, beaucoup de journalistes la revendiquent consciemment [...], soucieux de cette fonction d'archiviste et de témoin du journal. »²

Pour mieux comprendre comment la presse écrite arabe devint le porte-parole de la *Umma* durant le XIX^e siècle et comment elle participa à l'écriture de l'Histoire, il est nécessaire d'en examiner

¹ Renaissance arabe culturelle, littéraire, sociale, et politique. Nous gardons la traduction « Renaissance » parce qu'elle est admise et utilisée communément par la communauté scientifique. Cependant, nous tenons à signaler que celle-ci demeure problématique aux yeux de tous, bien qu'admise à défaut de mieux. Toutefois, nous proposons, en ce qui nous concerne, « Réveil, Redressement, Renouveau, Assainissement et transformation » par ordre de préférence ; cf. notre thèse, pp. 44-49.

² Marie-Ève THERENTY, *La littérature au quotidien. Poétique journalistique au XIX^e siècle*. Paris, Seuil, 2007.

les discours et les impacts régionaux, nationaux et internationaux. À cette fin, nous nous proposons ici, en guise de micro-exemple, d'étudier les thèmes phares et dominants dont les périodiques d'Ibrâhîm traitaient, du moins, ceux dont nous avons retrouvé la ou les quelques trace(s) directe(s) ou indirecte(s)¹.

*Al-Khilâfa*² (*Le Califat*, Naples, 1 et 18 déc. 1879) eut pour thème principal « le califat arabe » dont Ibrâhîm revendiquait l'arabité et pour lequel il proposait que l'Égypte soit le centre politique. C'était en 1879, mais il y avait déjà là une touche, et pas des moindres, d'arabisme et de nationalisme égyptien. *Al-Khilâfa*, premier périodique arabe exilé et publié en Italie³ fut le premier journal à oser de telles revendications. Bien que nous sachions que cette demande fut exprimée, notamment parce que le Khédivé Ismâ'îl l'encourageât, nous ne pouvons ignorer son existence et l'impact qu'elle engendra. Nous ne pouvons pas non plus ne pas prendre en compte le fait que, bien que protégé par le Khédivé, Ibrâhîm prit tout de même des risques ; l'aventure parisienne d'*al-Ittihâd*, et celle de *Mâ Hunalika*, nous le verrons, le confirment. L'histoire d'*al-Khilâfa* se termine comme celle de *Nuzhat al-Afkâr*, au bout de deux numéros suite auxquels il est interdit, cette fois par ordre du Sultan.

¹ Nous entendons par là, qu'il reste encore quelques articles et feuilles de chou que nous n'avons pas retrouvés. Seules des traces directes (citation dans d'autres périodiques) ou indirectes (études à partir des originaux) ont été retrouvées.

² Concernant ce périodique, cf. Fârûq ABÛ ZAYD, *Al-Sihâfa al-'arabiyya al-muhâjira*, Le Caire, Maktabat Madbûlî, 1985, pp. 79-80 ; *Wâdî al-Nîl*, Le Caire, n° 34, 21/08/1870, pp. 2-4 et *Al-Jawâ'ib*, Le Caire, n° 457, 31/08/1870, pp. 1-3.

³ Selon Philip Dî ṬARRÂZZî, *Târîkh al-sihâfa al-'arabiyya*, Beyrouth, 1913/14, al-Matba'a al-Adabiyya, t. 1, p. 264 et t. 2, p. 370, ce périodique fut le seul journal égyptien et arabe à avoir été fondé à Naples, faisant ainsi partie des quatre périodiques arabes parus en Italie entre 1798 et 1908.

D'*al-Ittihâd*¹ (*L'Union*, Paris, 1880 & 1884), nous avons retrouvé deux numéros sur les quatre publiés. Il s'agit des numéros 2 et 3, respectivement en date du 24 sept. et du 7 oct. 1880. Quant au premier numéro que nous pouvons supposer dater du mois de sept. 1880 et au quatrième numéro qui, lui, parut bien plus tard - entre oct. et nov. 1884 -, nous n'en avons pas retrouvé la moindre trace. Il faut dire que la publication d'*al-Ittihâd* ne fut pas sans peine. Pire encore, c'est à cause de ce périodique qu'Ibrâhîm fut expulsé² le 25 nov. 1884 de France, par ordre préfectoral, suite à la demande ottomane. C'est dire si ce périodique ne fut pas qu'une simple feuille de chou de 4 pages A3 sur trois colonnes et dont les deux premières pages étaient rédigées en arabe et les deux dernières en osmanli.

Al-Ittihâd appela lui aussi au « califat arabe » ; mais plus encore, il revendiqua l'abolition du despotisme ottoman, en l'occurrence hamidien. Le titre de ce journal à lui seul évoque le but ultime poursuivi : l'Union arabo-musulmane. Composante essentielle du contrat communicationnel, ce titre situe d'emblée le discours, notamment grâce à son sous-titre composé d'un verset : « Les injustes connaîtront bientôt le destin vers lequel ils se tournent ! »³. Ibrâhîm instaure ainsi dès le départ un rapport de force en annonçant quel sort sera réservé à ceux qui n'adhéreront pas au projet annoncé. Par la même, il pose les jalons du contrat communicationnel entre son périodique et son lectorat, qu'il base sur une argumentation qu'il veut véridique, puisque construite à partir d'une citation du Coran, la parole divine indiscutable. Ainsi, Ibrâhîm propose de lire son discours journalistique tel un discours absolu, puisque tout au long de son exposé il s'appuie directement ou indirectement sur la parole divine.

¹ Concernant ce périodique cf. notre thèse pp. 885-886 ; *Abû Nadhdhâra*, 6 déc. 1884, an 8, n° 10, p. 1 ; Ph. DÎ TARRÂZZÎ, *Op. cit.*, pp. 273-274 ; *Le Figaro* n° 331 du 26 nov. 1884 : à la BNF, cote : FOL-LC2-4391 en microfiches et notre thèse pp. 638-643 (retranscription) et pp. 852-859 (copie).

² Cf. *Le Figaro*, 1884, n° 331.

³ *Al-Ittihâd*, 24/9/1880, n° 2 ; Le Coran, trad. de Denis MASSON, 1967, p. 463 : sourate 26 « Les Poètes », verset 227.

Partant de ce type d'argumentation essentiellement religieuse, mais aussi historique et politique, Ibrâhîm se demande dans quelle mesure ce Gouvernant, 'Abd al-Hamîd II qu'il nomme clairement, pouvait être considéré légitimement calife et troisième après Dieu et son prophète Muhammad. Il conclut que ce dernier est despotique, incompetent et injuste et que la *Umma* doit reprendre son destin en main et défendre le vrai califat. Il explique notamment que le musulman ne doit obéissance au calife que dans le cas où celui-ci satisfait aux conditions divines, ce qui, selon lui, n'était absolument pas le cas de 'Abd al-Hamîd II, même si la faute n'incombait pas uniquement au Sultan, mais également et essentiellement à son entourage politique.

Il termine le n° 2 en précisant qu'« Il n'y a que celui qui manque de discernement ou encore l'aveugle, voire celui qui aurait perdu ses cinq sens, qui demanderait encore la preuve de tout ceci. »¹. Et il clôt le n° 3 en précisant que « nulle obéissance n'est due à quiconque transgresserait les règles du créateur. »². Dans le même numéro, il appelle les Ulémas et les soldats à réagir et à donner l'exemple, de sorte que la *Umma* se réveille enfin. En somme, il appelait à la *nahdha* :

Ô vous les savants, si la rivalité et la disparité qui sont de votre nature vous empêchent de vous unir et de vous entendre, alors unissez-vous et entendez-vous au moins le temps de sauver votre religion et votre patrie. Puis, [si tel est votre souhait], retournez à vos rivalités et disparités avec encore plus d'intensité. En effet, votre Gouvernant a conduit le corps de l'État sur son lit de mort. Corps [qui désormais est] atteint par la lèpre de la ruine. Corps dont les membres sont éparpillés tandis que ses ambassadeurs lui préparent déjà son linceul dont les feuilles de leurs lettres constituent la matière. Et ô vous les officiers et soldats pour qui les champs de bataille attestent du courage et de la force d'âme, sachez que le croissant de vos drapeaux est entré en éclipse totale dans le ciel de la politique, notamment du fait que ce devastateur veuille tromper les musulmans en prétendant représenter le califat,

¹ *Op. cit.*, n° 2, l. 47-48 de notre retranscription, cf. notre thèse.

² *Op. cit.*, 7/10/1880, n° 3, l. 124 *Ibid.*

alors que vous vous efforcez de le¹ préserver. Je prie Dieu pour qu'il ne soit pas dit de vous : ils détruisent leurs maisons de leurs propres mains. Car qui peut dire que le cœur peut rester insensible à de tels propos diffamatoires tenus par les gouverneurs-mêmes de cette pauvre *Umma* maltraitée. Celle-là qui a failli perdre toute sensibilité. Ne ressentez [et ne vous attardez] donc pas sur la douleur de l'injustice, [mais réagissez et agissez !]².

L'appel d'*al-Ittihâd* se termine sous un ciel politique menaçant gouverné par un État tyrannique et entouré de manipulateurs malveillants, œuvrant à sa perte et à l'anéantissement de la *Umma*. Quatre ans plus tard, en 1884, Ibrâhîm publie le n° 4 d'*al-Ittihâd*, bien qu'interdit depuis 1880 ! Ce dernier numéro d'*al-Ittihâd* mit 'Abd al-Hamîd II dans une rage telle qu'Ibrâhîm se retrouva seul, le Khédivé ayant fait le choix de tout nier en bloc et de faire peser l'entière responsabilité sur Ibrâhîm. C'est alors qu'Ibrâhîm rejoignit Jamâl al-Dîn al-Afghânî et Muhammad 'Abduh à Londres avec lesquels il continua à contribuer à la rédaction de leur célèbre revue *al-'Urwâ al-Wuthqâ*. Puis, dix ans s'écoulèrent durant lesquels, d'Istanbul, Ibrâhîm n'écrivit plus que quelques articles dans le journal égyptien *al-Muqattam* et dans le journal turc *al-Haqâ'iq*.

*Mâ Hunâlika*³ (*Ce qu'il y a là-bas*, éd. al-Muqattam, Le Caire, 1896) est l'œuvre qu'Ibrâhîm publia d'abord en feuilleton dans le journal égyptien pro-anglais *al-Muqattam* en 1895, puis qu'il édita par la suite sous forme de livre en 1896 à la maison d'édition de ce même journal. Bien que publiée plus de dix ans après la parution de ses journaux *al-Khilâfa* et *al-Ittihâd*, le thème était toujours le même, à quelques détails près et pas des moindres. En effet, dans

¹ C'est-à-dire le Sultan.

² *Op. cit.*, n° 3, 1. 124-130, *Ibid.*

³ *Ce qu'il y a là-bas*, Le Caire, Matba'at al-Muqattam, 256 p. en 33 chapitres : cf. Roger ALLEN, *Spies, Scandals and Sultans : Istanbul in the Twilight of the Ottoman Empire*, États-Unis, Rowman & Littlefield, 2007, ; Ahmad Husayn AL-TAMÂWÎ, *Mâ Hunâlika : min asrâr balât al-sultân 'Abd al-Hamîd*, Le Caire, 1985, al-Markaz al-'arabî li al-i'lâm wa al-nashr et notre thèse.

ces articles suivis qui précédèrent la version livre, Ibrâhîm continue à s'intéresser au pouvoir ottoman dont il décrit dans le détail la vie politique, notamment au palais de Yildiz ; il passe en revue le système policier et ses exactions, le système d'espionnage ottoman, l'entourage du sultan et le despotisme ottoman régnant. Toutefois, le ton a changé, l'attaque n'est plus frontale, elle ne vise plus tant la personne du Sultan que son entourage et son système politique qu'il accuse de tous les torts : ils sont à l'origine de la décadence en cours de l'Empire islamique. Il va même jusqu'à expliquer qu'il suffirait que le sultan se débarrasse des espions et des politiques qui l'entourent pour pouvoir enfin exercer sa mission califale et sultanienne de manière juste et bénéfique. Notons que ce livre fut publié sous un pseudonyme, mais cela n'empêcha en rien le système d'espionnage, dont le livre dénonçait justement l'ampleur, d'en identifier l'auteur, qui dès, lors reçut l'ordre du sultan en personne de réunir tous les exemplaires et de les brûler¹. Ainsi, à l'instar de ses tentatives précédentes, qu'il s'agisse d'un périodique ou d'un livre, Ibrâhîm vit cette publication immédiatement interdite. Et ce, bien que cette fois-ci il ait tenté de préciser qu'il n'était pas question d'une attaque contre la personne du sultan-calife, mais seulement envers son entourage ; et bien qu'il ait souligné ouvertement les objectifs de ce livre :

Ainsi en est-il de ce que nous écrivons au sujet de l'Empire ottoman. Le but étant d'avertir la *Umma* du mal qui est le sien, de sorte qu'elle se vienne en aide, qu'elle sorte de cette situation d'injustice et enténébrée, et qu'elle évite le déchirement et la dislocation qui la guettent. Démantèlement qui à coup sûr aura lieu si elle reste telle qu'elle est actuellement, et qui se soldera forcément par l'ingérence étrangère².

¹ Comme indiqué ci-dessus, Ibrâhîm en sauva quelques exemplaires, dont ceux que nous avons consultés au Caire chez les Dominicains et à Dâr al-Kutub.

² *Mâ Hunâlika* 1896, p. 10, paragr. 2 de la version retranscrite dans notre thèse.

Puis il poursuit et précise que :

Notre objectif est double : rendre public ce que les injustes s'appliquent à cacher et inciter la *Umma* à réclamer ses droits. [...]. Parmi ces derniers, le droit d'exiger des réformes, de requérir l'application du code principal, le retour du Conseil consultatif, la mise en place d'un ministère exécutif responsable devant la *Umma*, et enfin, l'accès à la liberté de penser comme c'est le cas dans le plus petit État européen¹.

Enfin, à la toute fin de son ouvrage, il rappelle le bien –fondé de ses propos :

En publiant *Mâ Hunâlika*, nous avons deux objectifs. Le premier était que les hommes politiques prennent conscience de la réalité de sorte que le sort de l'État ottoman ne se répète pas à l'image du précédent [...]. Quant au deuxième, il s'agissait de faire en sorte que les Égyptiens et les Ottomans prennent connaissance de la vie à Istanbul [...] ; afin que les Égyptiens fassent en sorte, en partenariat avec les Ottomans libres, que Son Altesse le sultan mette en application son pouvoir exécutif, notamment par la publication du Code principal et la convocation du Conseil des députés².

Basée sur dix ans d'observations directes du terrain (Istanbul, le palais de Yildiz et les institutions publiques), cette œuvre est l'un des premiers essais politiques arabes modernes ; il fait un état des lieux de la situation politique interne ottomane et propose des réformes aux niveaux administratif, civil, militaire et politique.

A ce titre, Jacob Landau³ en a très bien résumé la valeur historique et politique. Selon lui, ce livre représente un exposé des revendications des milieux libéraux ottomans, un panorama de la politique du gouvernement central ottoman et un compte rendu franc qui témoigne de la réflexion politique et réformatrice d'Ibrâhîm. Propositions de réformes qui, toujours selon Jacob

¹ *Op. cit.*, pp. 10-11, paragr. 2 et 1, *Ibid.*

² *Op. cit.*, pp. 222-225, *Ibid.*

³ Jacob LANDAU, « An Insider's View of Istanbul: Ibrâhîm al-Muwaylihî's *Mâ Hunâlika* », *Welt des Islams*, vol. 27, 1987, pp. 70-81.

Landau, auraient fini par être prises en compte une douzaine d'années après cette publication, vers 1908¹. Ce texte est ainsi un portrait du système ottoman, un quart de siècle avant sa chute si justement prédite entre autres par Ibrahim.

Al-Muqattam (Le Caire, 1897) : suite à ses mésaventures, Ibrâhîm ne tenta pas immédiatement de refonder un périodique ou de publier un nouveau livre et se contenta d'écrire quelques articles, notamment dans le journal *al-Muqattam* :

- *L'Aide soudanaise et les grades khédiviaux,*
- *Les Privilèges de l'Égypte et ses bienfaits pour les Égyptiens,*
- *Nous avons vécu et vu « quel destin, quelle étrange [époque] vivons-nous »*².

Dans ces articles, Ibrâhîm annonce que son unique intention est de servir sa patrie : *Khidmat al-watan*. Il tente d'y expliquer que bien que les salaires des descendants du Khédive soient élevés, il ne faut pas nier que, sans eux, et encore plus, sans les fondateurs que furent leurs prédécesseurs et ancêtres, l'Égypte ne serait pas ce qu'elle est politiquement aux niveaux national et international. Pour lui, il était important que les Égyptiens soient conscients de l'apport historique et politique de Muhammad 'Alî et de ses descendants sans lesquels, rappelle-t-il, aucune liberté d'expression ne serait permise en Égypte et le despotisme ottoman y régnerait encore ; il regrette néanmoins les exactions indéniables des héritiers du trône khédivial et le fait que cette liberté soit relative.

Misbâh al-Sharq (*Le Flambeau de l'Orient*, Le Caire, 1898-1903), quant à lui, représente le périodique Muwaylihién par excellence, en ce sens que c'est le premier qui, enfin, dure plus de deux numéros, et le dernier qu'Ibrâhîm fonde³. *Misbâh al-Sharq*

¹ Année de la Révolution Jeune-turque, donc deux ans après la mort d'Ibrâhîm.

² *al-Muqattam*, des 27/7/1897, 31/7/1897 et 14/9/1897.

³ Bien que certaines versions rapportent, sans indiquer leurs sources, qu'Ibrâhîm aurait fondé *al-Mishkât* en 1905. Or, après quelques recherches sur le terrain, il s'avère que ce périodique n'aurait pas été

est à ce titre la dernière œuvre d'Ibrâhîm. Elle contient un nombre important de mini-essais, de lui, mais aussi de son fils Muhammad qui fut son partenaire dans cette dernière entreprise journalistique et littéraire. En effet, littéraire, car c'est dans ce périodique que père et fils publièrent leurs chroniques feuilletonesques sociétales respectives : *Mir'ât al-Ālam (aw Hadîth Mûsâ Ibn 'Isâm)* d'Ibrâhîm, et, *Fatra min al-Zaman (aw Hadîth 'Îsâ Ibn Hishâm)*¹.

Parallèlement à ces publications littéraires en feuilleton, dont nous ne traiterons pas ici, *Misbâh al-Sharq* contenait des discours référentiels journalistiques d'ordre politique, social, économique, culturel, historique, philosophique, bibliographique, etc.². Ces derniers étaient agencés et présentés dans un format A2 (l'équivalent de quatre pages A4), en cinq colonnes et en quatre rubriques principales auxquelles d'autres rubriques temporaires s'ajoutaient et disparaissaient :

- Éditorial : articles d'opinions, thèmes d'actualité nationale/internationale, en pages 1 et 3.
- Dépêches de la Porte : en deuxième page.
- Événements intérieurs : brèves, billets, portraits, interviews, articles rapportés... en pages 2 et 3.
- Télégraphes de la semaine : en quatrième page.

Misbâh al-Sharq est présenté par son éditeur comme un « journal politique d'informations scientifiques et littéraires ». Or, après dépouillement, classification et étude thématique, il ressort qu'en effet il s'agit bien d'un journal-revue politique et littéraire. En revanche, le scientifique, notamment si on le compare à *al-Hilâl* de Jurjî Zaydân, est presque totalement absent (8 articles scientifiques entre 1898 et 1901). Pourquoi journal-revue ? En réalité, nous avons

celui d'Ibrâhîm, mais celui de son fils Khalîl al-Muwaylihî (1874-1953) et de son ami Yûsuf Hamdî Yakan.

¹ Concernant le lien entre ses deux œuvres, cf. les travaux de Roger ALLEN et les nôtres.

² Concernant les différentes catégories thématiques, cf. notre thèse § *Classification des articles de Mişbâh al-Şarq* pp. 531-555, les tableaux pp. 586-589, les statistiques et graphiques pp. 595-600.

tendance à le nommer « périodique » afin d'éviter la question épineuse du genre journalistique du support, qui bien qu'il se présente comme un journal (*jarīda*) est entre le journal politique et la revue littéraire, puisque la rubrique feuilletonesque occupe les 2 pages de l'éditorial, s'étalant parfois jusqu'à la page 3. Toutefois, il s'agissait bien d'un journal politique : sur 1077 articles (85.75% des éditoriaux) 521 articles étaient d'ordre politique (donc 48%) ; notons également que les articles d'ordre social, économique et même culturel et littéraire n'étaient pas sans lien direct ou indirect avec le politique. Sur la même période, le littéraire occupait 14% des éditoriaux (soit 150 articles sur 1077)¹.

Parmi les grands thèmes abordés dans *Miṣbâḥ al-Sharq* citons(on peut citer) :

- L'Empire ottoman : son histoire passée, son actualité et ses perspectives.

- L'Orient et l'Occident dans leurs rapports de forces, mais aussi d'échanges.

- Le protectorat anglais ou les rapports entre les Égyptiens et les occupants.

- Le patriotisme : *al-wataniyya*, notamment entre le religieux et le politique (entre shahâda et califat).

- L'union islamique et ou arabe : entre le panislamisme et le panarabisme (entre « Union islamique » (*al-jâmi'a al-islâmiyya*), « Union orientale » (*al-jâmi'a al-sharqiyya*) et, plus tard, au XX^e siècle, « l'Union arabe » (*al-jâmi'a al-'arabiyya*).

- La civilisation ou comment faire en sorte que le monde arabomusulman regagne une place parmi les nations dites civilisées ; qu'est-ce que la civilisation et que signifie être une nation civilisée au XIX^e siècle ?

¹ Les autres thématiques : le social, l'économique, le juridique, le journalisme, l'éducation, le scientifique, le sanitaire, les faits divers, les arts, la philosophie et l'éthique. Les articles suivis, quant à eux, étaient de l'ordre de 137, 64, 59, 38....voire 11, 9, 4 ou 2 articles par domaine. Pour plus de détails, cf. tableaux pp. 586-589 et graphiques pp. 595-600 dans notre thèse.

- Le réformisme, ou comment éduquer les peuples arabes et contribuer à la transformation de la société arabo-musulmane ?

- L'économie et le nouvel ordre mondial, notamment bancaire et boursier.

- La langue arabe et les langues étrangères : un nouveau pouvoir politique.

- La presse écrite et son rôle social et politique, mais aussi ses valeurs et ses objectifs.

Les objectifs de ces débats journalistiques de *Miṣbâḥ al-Sharq* peuvent être résumés comme suit :

- Assainir la politique ottomane et l'amener à prendre le chemin des réformes pour éviter son démantèlement et sa disparition.

- Transmettre l'Histoire passée et présente en faisant le lien entre les deux ; en somme, instruire et éveiller la *Umma* d'un point de vue politique en recourant à l'histoire.

- Amener la *Umma* vers ses droits constitutionnels, vers sa liberté et la modernité loin des rapports de vénération envers l'Occident et les Occidentaux, loin du fléau d'alors : l'imitation aveugle et irréfléchie.

- Amener l'*Umma* à prendre le meilleur de l'Autre occidental et à laisser de côté ce qui est moins bon ou inadéquat ; en somme à être Soi et à trouver la bonne attitude envers l'Autre.

- Construire le Soi arabe et le consolider à tous les niveaux, notamment dans l'union patriotique (au niveau religieux : l'Empire islamique, et au niveau politique : l'Empire arabe.

- (Re)positionner la civilisation arabo-musulmane dans le nouvel ordre mondial.

- Expliquer le nouveau système économique des marchés et les systèmes bancaire et boursier qui l'accompagnent.

- Démontrer l'urgence de faire de la langue arabe une langue commune et nationale.

- Situer la presse, nouvel outil de communication, en écrire l'histoire, en définir le rôle et constituer un corps professionnel qui en définirait officiellement les contours, les missions et les limites.

Ibrâhîm, en analyste politique notamment des relations internationales, prit la responsabilité d'expliquer, mais aussi de positionner certains points cruciaux de la politique ottomane. En nahdhawiste, il tenta d'apprendre à la *Umma* à répondre aux urgences politiques, sociales et économiques, mais essaya également de répondre aux questions plus profondes, morales, éthiques, religieuses, culturelles et littéraires. Et ce, en faisant toujours appel à l'Histoire. Enfin, en journaliste, il avait conscience de l'urgence qu'il y avait à commencer l'écriture de l'histoire de la presse arabe, notamment en comparaison avec la presse occidentale ; et de l'urgence qu'il y avait à codifier ces nouveaux métiers et ce champ professionnel naissant.

Al-Mu'ayyad (Le Caire, 1904-1905) a été le dernier périodique pro-égyptien dans lequel Ibrâhîm écrivit cinq articles :

- *Les pires maladies de l'homme sont ses désirs,*
- *Al-Muqattam et l'appel des musulmans à embrasser le christianisme,*
- *Un mot sur le rapport de Lord Cromer,*
- *Réponse au propriétaire d'al-Manâr,*
- *Muhammad 'Alî, le sauveur de l'Égypte, 1220¹.*

Le thème central de tous les sujets abordés dans ces cinq derniers articles muwaylihien est le réformisme selon les principes constitutionnels, ce qui coïncidait avec les préoccupations de l'époque. Notamment, dans le contexte d'alors et en soutien à l'initiative de 'Alî Yûsuf² qui venait tout juste de demander au gouvernement égyptien la création d'un Conseil parlementaire égyptien³. D'autres thèmes sont soulevés, telle que l'éternelle question qui consistait à ne pas nier les avancées de l'Égypte au

¹ *Al-Mu'ayyad* des 6/3/1904, 7/4/1904, 21/1/1905 et 22/4/1905.

² 'Alî Yûsuf (1863-1913) a été l'un des grands journalistes nahdhawistes. Il a été le fondateur du journal *al-Mu'ayyad* en 1888/89 qui eut pour raison d'être et mission de contrer *al-Muqattam* le journal pro-anglais. Il fut également le fondateur du *Parti réformiste selon les principes constitutionnels*.

³ *Al-Mu'ayyad*, 6/3/1904.

nom des exactions et des injustices des princes héritiers ; et enfin quelques débats entre auteurs-journalistes « nahdhawistes » comme Ibrâhîm al-Muwaylihî, Rashîd Ridhâ et tant d'autres.

2- Le réseau médiatique : guide nahdhawiste

Au vu de tout ceci, il apparaît clairement que nul auteur-journaliste nahdhawiste n'était cloîtré et isolé de son côté à rédiger les articles de son périodique(ne rédigeait isolément les articles de son périodique) , mais qu'il était bien question d'un réseau journalistique nahdhawiste érigé en guide pour la *Umma*. En porte-parole de la société arabo-musulmane, Ibrâhîm et ses contemporains furent parfois en accord et d'autres fois en désaccord. Conservateurs, semi-conservateurs, modernistes et semi-modernistes, les uns et les autres interagirent ensemble et séparément, dans le même sens ou dans des directions opposées, mais n'en formèrent pas moins l'élite arabo-musulmane (ou orientale) du XIX^e siècle. Et en dépit de leurs divergences, un socle commun les unissait : celui de se considérer responsables de la *Umma* dont ils estimaient être les porte-paroles grâce et à travers leurs périodiques.

Le réseau médiatique arabe durant la *Nahdha* s'étendit bien au-delà de l'espace géographique des contrées arabo-musulmanes et ottomanes de l'époque. De l'Orient à l'Europe et aux États-Unis, ce réseau s'étendit et traversa les frontières internationales d'une mondialisation capitaliste nouvelle en plein essor. Bien que cette presse écrite arabe fût tardive chronologiquement par rapport à la presse occidentale, elle sut très vite devenir politiquement et socialement incontournable. D'outil au service de son fondateur premier, l'État égyptien, la presse devint libre et populaire ; elle se fit l'interlocutrice principale des politiques égyptiens et des étrangers au nom de la *Umma*. Son rôle fut notable particulièrement durant la période des troubles entre 1879 et 1881, pendant la Révolution d'al-'Urâbî, en 1896 lors de l'affaire du Soudan et en 1898 avec l'affaire de Fachoda et celle de Dreyfus, etc.

Ainsi, et sans concertation préalable, du moins à ses débuts, la presse écrite arabe forma un réseau médiatique. Elle devint le vecteur et le moteur communicationnel de la *Umma* qui l'attendait avec impatience et la « consommait » soit en la lisant soit en l'écoutant. C'était, entre autres, le cas de *Misbâh al-Sharq*¹. L'illettrisme était très élevé à l'époque, mais ce n'était pas un obstacle pour la presse, qui malgré cette réalité, prenait de plus en plus de place et devenait progressivement le vecteur d'une communication de masse en cours de profusion et d'évolution. En effet, les lectures publiques, dont témoignent les périodiques arabes eux-mêmes², permirent qu'ils soient lus de tous. On apercevait le chauffeur, l'épicier et le patron de restaurant, le bibliothécaire et le chef de famille en train de lire chacun son journal à ses clients, ou à ses proches et voisins, et ce, jusque dans les champs des fellahs.

Ces périodiques, journaux et revues confondus, formaient ainsi un réseau qui prit en charge deux missions : informer la *Umma* et l'instruire dans l'idée d'agir sur la situation politique interne et aux niveaux international, ottoman et occidental. En acteurs-journalistes, les hommes de presse du XIX^e siècle écrivirent l'actualité et ses événements politiques et sociaux. Ils laissèrent

¹ "لم تكد تطالع الناس هذه الصحيفة... حتى أصبحت من بعض شُغل الخاصة في هذه البلاد ! ... كذلك كان يترقب الخاصة مشرق "المصباح" وسرعان ما تخطفه اليد الراجفة..." انظر: 'Abd al-'Azîz AL-BISHRÎ, *al-Muhtâr*, Le Caire, 1935, Matba'at mustafâ al-bâbî al-halabî wa 'awlâdihî, t. 1, p. 294.

² Cf. à ce sujet, par exemple, *al-Hilâl*, vol. 6, An 6, n° 4, 15/7/1897, pp. 130-131 : "اما الكهول والشيوخ والشبان الذين لم يدخلوا المدارس فهؤلاء انما سبقوا الى المطالعة بحكم الميل الى استطلاع ما تكتبه الجرائد من المناظرات العنيفة وقد ظهر ذلك جلياً اثناء الحرب اليونانية الاخيرة اذ كانت الجرائد تتسابق في نشر اخبارها والناس ينتظرون ما تقوله على اختلاف احزابها ونظرا لشدة لهجتها في اقوالها كانت العامة اكثر ميلا الى مطالعتها من الخاصة فكانت ترى ساقفة العربات وخدمة المنازل وسائر الباعة يبذلون الدرهم في ابتياع تلك الصحف ومن لا يحسن القراءة منهم ابتاع صحيفة وكلف احد المارة قراءة اهم تلغرافات ذلك اليوم وما تقوله الجرائد بعواقب تلك الحرب فكثير ما كنا نشاهد الخدمة او ساقفة الحمير وغيرهم ممن لا يقرأون مجتمعين حول واحد يقرأ وهم يسمعون وكانت شوارع القاهرة وغيرها من مدن القطر غاصة بمثل ذلك فربما بيع من بعض الجرائد اليومية ألفان او اكثر في اليوم بمصر القاهرة وحدها (ما عدا الاشتراك)... اما القراء فربما بلغ عددهم منتي الف لأن النسخة الواحدة من الجريدة تتناقلها الايدي فيقرأها عشرة او عشرات من الناس"

des traces et des témoignages d'une histoire immédiate écrite entre discours journalistiques et récits littéraires. Grâce à cette double appartenance entre discours référentiels et récits fictionnels, ces nahdhawistes transmettent des représentations et des idéologies politiques, culturelles et sociales à la *Umma*. Et ce, à travers les nombreux thèmes que nous avons passé en revue et qui, selon ces journalistes-littérateurs, constituaient tous sans exception, les sujets dont il fallait parler pour voir aboutir ce projet sociétal : le Réveil arabe

Conclusion

De ce Réveil, ces hommes de presse se mirent à discuter le bien-fondé, l'existence et la réalisation. Dans le même temps, cette prise de conscience s'étendit au point que ces actions journalistiques formèrent un mouvement sociétal. Ces auteurs-journalistes constatèrent également que leurs démarches représentaient aussi un nouveau champ professionnel, qui justement contribuait au changement sociétal dont la presse était devenue l'outil principal.

La *Nahdha* avait désormais, en plus d'un nom déjà attribué depuis 1899¹ par la majorité des journaux arabes en Égypte comme *al-Hilâl*², *al-Manâr*³ et *al-Jâmi'a*⁴, des discuteurs et argumentateurs, c'est-à-dire des représentants-acteurs. Ces derniers étaient les journalistes arabes qui écrivaient pour la *Umma* depuis 1870 jusqu'en 1902 et bien au-delà.

¹ En dehors de la presse, ce terme fut employé en 1870, mais il resta jusqu'à l'an 1899 très peu utilisé, du moins dans les périodiques.

² « La dernière Nahdha égyptienne », *al-Hilâl*, vol. 7, 15/7/1899, n° 20, pp. 610-611.

³ « La Nahdha islamique égyptienne », *al-Manâr*, t. 2, 1/7/1899, n° 6, pp. 241-248.

⁴ « Cette Nahdha est-elle réelle ou non ? », *al-Jâmi'a*, tome 3, 1/1/1902, n° 6, pp. 395-403. Article dont nous avons d'abord pris connaissance grâce au réseau médiatique nahdhawiste, et ce, dans *Misbâh al-Sharq*, : « La revue *al-Jâmi'a*, une recherche littéraire et sociologique d'intérêt public », 27/2/1902, n° 194, p. 3.

De journalistes amateurs et autodidactes, ils devinrent journalistes-acteurs de leur société, société dans laquelle ils instaurèrent un nouveau mode de communication par l'écrit et un nouveau métier : le journalisme. Grâce à cet outil, ils écrivirent l'histoire de leur époque à travers leurs périodiques dont ils discutèrent l'impact social, notamment à travers certaines questions comme :

- Que pensez-vous de la presse écrite actuelle, revues et journaux confondus et combien en lisez-vous ?

- Que faut-il faire à votre avis pour les améliorer et avez-vous à ce propos des suggestions précises ?

- Pensez-vous qu'il existe une réelle renaissance littéraire en Orient et est-elle construite sur des bases naturelles grâce auxquelles elle pourrait parvenir graduellement au progrès ?

- Avez-vous des conseils précis à donner à l'Orient et aux Orientaux en général et plus particulièrement aux Égyptiens et aux Ottomans, comme adopter quelque chose de nouveau et bannir quelque chose d'ancien ?

- Que pensez-vous de la revue *al-Jâmi'a* et avez-vous des suggestions à lui faire ?¹

À travers ce débat journalistique entre professionnels, Farah Antûn, le fondateur et rédacteur en chef de la revue *al-Jâmi'a*, avait l'intention de proposer un « Code de la bonne presse² » qu'il aurait établi à partir des diverses propositions des collègues qui auraient répondu à ce débat public lancé par et dans la presse aux journalistes, mais aussi aux lettrés et aux citoyens lambda.

La presse écrite arabe naissante du XIX^e siècle et ses journalistes ont ainsi marqué leur époque : la presse comme moyen de communication et champ professionnel, les journalistes en tant qu'acteurs de leur société dont ils prirent en charge la communication dans le but d'agir et de contribuer à l'évolution

¹ *Al-Jâmi'a*, t. 3, 1/1/1902, n° 6, p. 396.

² *Op. cit.*, p. 397.

civilisationnelle qui était à l'ordre du jour. Et c'est dans ce contexte politique, social, culturel et historique que la presse écrite arabe devint un témoin et un acteur de l'histoire arabe et qu'elle contribua à son écriture.

Épilogue

D'hier à aujourd'hui, le rôle de la presse arabe comme porte-parole « des réveils arabes » se confirme. En effet, nous n'imaginions pas lors de la rédaction de notre article que le monde arabe et la presse (nos centres d'intérêts scientifiques) vivraient les bouleversements qu'ils connaissent depuis janvier 2011 avec les révolutions arabes.

Au départ, nous pensions finir notre étude sur une ouverture sur le présent et nous avons l'intention de faire mention du phénomène de récupération du concept de « Nahdha » du XIX^e siècle aux XX^e et XXI^e siècles à la fois d'un point de vue journalistique, politique et religieux, en nous référant notamment au célèbre romancier et journaliste Jamâl al-Ghîtânî (1945) et la revue que longtemps il dirigea : *Akhhâr al-Adab*. Revue dans laquelle on note, parmi d'autres, l'article : « *Marâhil al-nuhûdh al-'arabî mâ mantiqha ?* » (*Les étapes du Réveil arabe, quelle logique ?*). Article d'Abû Ya'rib al-Marzûqî en date du 29/4/2007 dans lequel l'auteur s'interroge sur *Shurûh al-Nahdha* (*Les Conditions de la Nahdha*, pp. 30-31) et parcourt l'histoire du XIX^e siècle au XXI^e siècle. Ou encore, en citant quelques citations de ce que nous sommes en train de réunir sur le sujet à partir de la presse arabe en ligne.

Cependant, force est de constater que l'actualité nous amène, comme ces journalistes arabes nahdhawistes et tout journaliste de son temps, à nous arrêter sur l'immédiat, l'actuel. Impossible d'y échapper, qu'on le veuille ou non, nous ne pouvons résister à traiter de l'histoire immédiate, et ce, que nous soyons journaliste, analyste, historien de la presse écrite ou de la littérature feuilletonesque de presse, voire historien ou lettré. Voilà un point de chute inévitable et collectif : l'actualité. Paramètre qui ne nous

est nullement étranger quand on travaille sur la presse du XIX^e siècle. Nombre de questions sont toujours les mêmes, seules leurs ampleurs et leurs aspects ont changé. Deux exemples suffisent à dire combien l'actualité passée demeure présente, et donc combien l'étude de la presse arabe du XIX^e siècle est un impératif sociologique, historique et politique pour le XXI^e siècle :

1) Le 1 mai 1899 à l'aube du XX^e siècle, Farah Antûn disait :

« Notre société orientale n'a besoin de rien de nouveau et il ne lui manque rien de neuf, si ce n'est une seule et unique chose : 'bien choisir ses Gouvernants' ; c'est là la réforme fondamentale qu'il est impératif d'installer en Orient »¹.

2) Tandis qu'un an plus tôt, le 2 juin 1898, toujours à l'aube du XX^e siècle, Ibrâhîm al-Muwaylihî, lui, disait :

« Comment demander à la *Umma* égyptienne d'emblée de s'élever d'elle-même au rang des civilisations sans que le gouvernement ne lui vienne en aide ? Alors que tu sais, désormais, qu'elle est restée des siècles durant assujettie aux différents gouvernements successifs qui, tous, firent d'elle ce qu'ils voulurent au point que sa volonté en ait été réduite. Au point de ne plus distinguer le bien du mal et d'avoir oublié que tout être dispose d'un libre arbitre autre que celui du gouvernement. Elle est ainsi, jusqu'à nos jours, encore sous cette emprise, ensevelie dans ce long sommeil. Ainsi, s'il ne lui vient pas un *munhidh* et un exécutant du gouvernement, dont elle a pris l'habitude de puiser sa volonté et ses faits et gestes, elle retombera dans sa léthargie et se recroquevillera sur elle-même »².

¹ « Notre plus grand besoin politique », *al-Jâmi'a al-'Uthmâniyya*, An 1, 1899, n°4, p. 54.

² « Les Égyptiens et leur gouvernement », *Misbâh al-Sharq*, An 1, 1898, n° 7, p. 2.